

# Le feuilleton : la mère : roman inédit : [suite]

Autor(en): **Meunier, Prosper**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **70 (1931)**

Heft 6

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-223774>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

SI J'ETAIS RICHE

**B**IEN des fois, j'ai formulé le souhait d'être riche, de posséder des quantités fabuleuses de dollars, d'en avoir plein les mains, plein les poches, plein des coffres, plein ma cave et plein mon grenier. Mon Dieu, je me suis fort bien passé de la fortune jusqu'ici, mais j'aimerais cependant quand ma femme n'est pas trop insupportable pouvoir la combler de présents, la couvrir de fourrures, lui offrir une vaste conduite intérieure, le chauffage central, des homards et mille autres indispensables bibelots.

Je sais bien qu'avec des diamants, nous ne dormirions plus de peur des voleurs, qu'avec des homards à tous nos repas, ce serait les rhumatismes à bref délai, mais c'est égal, ce serait intéressant de pouvoir faire des embarras, quitte à passer partout pour de prétentieux et insupportables imbéciles. La richesse ne donne pas le bonheur, dit un vieux proverbe, mais ce n'est pas la pauvreté non plus qui l'apporte. Alors, je voudrais être riche pour changer d'état, pour savoir comment on est. C'est une idée que j'ai comme cela. J'aimerais mieux être riche que d'être chauve et même que d'être laid. Ce n'est pourtant pas l'exemple de Jean-Auguste Sutter qui devrait me tenter. Ce dernier était un bijoutier suisse qui quitta sa patrie, il y a un siècle, pour aller faire fortune en Amérique. Il échoua en Californie. Ayant obtenu là-bas des concessions de terrains et ayant su les exploiter, il devint l'homme le plus riche du nouveau continent.

Tout allait bien quand, par malheur, on s'aperçut que ses terrains étaient aurifères. Une nuée de bêtes de proie accoururent de toutes les parties du monde et ce furent, sur ses terres, la ruée, le pillage, l'expropriation, l'envahissement des constructions qui devinrent San-Francisco. Contre Sutter et ses fils qui protestaient et qui intentaient un procès aux autorités fédérales, on se dressa en guerre. Tous leurs biens furent incendiés ou razzés. Le vieux Sutter fut réduit à la misère, un de ses fils fut tué, l'autre devint fou. Ses descendants intentent aujourd'hui un procès pour spoliation par l'Etat américain des biens de leur aïeul devant les juges de San-Francisco. La richesse, on le voit, n'a pas donné le bonheur à Sutter et, malgré cela, j'aimerais mieux être riche que d'être idiot.

LE FEUILLETON



LA MÈRE  
Roman inédit.

Cette saison malgracieuse et la contrainte qu'elle imposait à Pierre Dubois, n'atténuait pas les aspérités naturelles de son caractère. Toujours froid, cassant, méthodique, il le devenait davantage encore, et ses idées, si nouvelles, si singulières, pour les habitants de la Villa Cyclamen, provoquaient souvent de petites rencontres entre Jeanne et lui. Même, il semblait chercher les occasions de provoquer la jeune fille, dont la franchise, parfois tranchante, ne savait dissimuler les impressions produites par certaines opinions d'un utilitarisme souvent cruel. Assurément, le banquier appréciait sa future belle-fille et, autant il paraissait dédaigner la douceur de son fils, autant il paraissait goûter l'ardeur robuste de sa bru. Cependant, ces petites querelles, très courtoises d'ailleurs, demeuraient plaisantes et, du côté de Jeanne, très respectueuses. Il fallut un événement étranger pour susciter une discussion plus belliqueuse, où les deux mentalités si opposées s'affirmèrent avec une insistance presque excessive. Au grand émoi, d'ailleurs, de la bonne maman et de Paul.

Un après-midi, Pierre Dubois étant allé, malgré la pluie, porter des lettres à la poste du village, s'arrêta, en rentrant, auprès de Mme Berger et s'installa, même, au salon, pour lire la

Gazette de Lausanne. Paul était arrivé le matin avec une bonne nouvelle. On lui offrait, en ville, une place de professeur de littérature dans un institut privé et, quoique sa situation de fortune personnelle — l'héritage de sa mère, somme modeste, mais suffisante — lui eût permis de se vouer exclusivement aux travaux littéraires, il préférait un poste fixe et un labeur réglé.

Tout était ainsi pour le mieux. On était content. Mme Berger, assise près de sa petite table à ouvrage, cousait comme toujours, Pierre Dubois lisait et Paul attendait Jeanne, en course dans le village.

Celle-ci entra.

D'un coup d'œil, sa mère comprit que quelque chose de fâcheux était survenu. La jeune fille saluait chacun, très poliment, mais sa poignée de main était brève, son sourire forcé.

— Qu'y a-t-il, ma Jeanne? demanda Mme Berger, déjà inquiète.

— Pas grand-chose. Une infamie, tout simplement.

Ce disant, elle ôta d'un geste brusque ses gants mouillés et son chapeau, assez maltraité, lui aussi, par la pluie.

Mme Berger, en bonne ménagère, observa: — Tu aurais pu entrer dans ta chambre pour te débarrasser de tout cela.

— C'est vrai, mère, pardonne-moi. Mais j'étais si pressée. Et puis, il faut que je reparte.

— Par ce temps?

La vieille dame lança un regard désespéré vers la campagne, noyée sous l'averse.

— Oui, ma mère.

— Alors, c'est grave? demanda Paul. Parle donc.

— Tu connais la femme David, qui habite à l'autre bout du village, dans la vieille baraque à Porchard.

— Cette femme avec une ribambelle de gosses?

— Oui, veuve et cinq enfants. Le mari enterré l'an passé.

— Bien sûr que nous la connaissons, fit Mme Berger. Et j'y pense... Il faudra que je l'utilise, cette pauvre David.

— Ah! bonne maman! Elle a plus besoin de remèdes que de travail. Il y a deux mois, un chaud et froid — comme ils disent — l'a terrassée. Elle a essayé de lutter, mais quand on est pauvre, mal nourrie, fatiguée par une dure besogne, le corps ne résiste guère. La malheureuse, refusée à l'hôpital parce que la place manque, s'est soignée tant bien que mal, plutôt mal que bien. Sans la charité des voisins et d'Anna...

— Notre domestique?

— Notre Anna, oui! Ah! par exemple, elle m'a entendue celle-ci; je lui ai dit son affaire...

— Mais, pourquoi?

— Pourquoi? Il y a de telles misères à un quart d'heure de chez nous. Anna le sait et n'en parle pas. Est-ce que je peux deviner, moi? N'est-ce pas un crime de se taire en pareil cas. Ah! elle m'a entendue, Anna, je te le certifie...

— Pauvre fille! Elle n'a pas osé.

— On ose tout quand il s'agit de sauver quelqu'un. Je ne mange personne. On peut m'aborder. Enfin, bref! Tout ça n'est rien. Voici le bouquet: Comme vous pensez, les pauvres gains de cette femme suffisaient à peine à payer le pain et les tisanes; le loyer en a souffert...

Paul connaissant le propriétaire, prévint une mauvaise histoire.

— Aie, aie, aie, fit-il, le gros Pochard.

— Tout juste, le gros Pochard a fait des siennes et des jolies.

— Je m'en doute.

La réputation du bonhomme était dès longtemps établie. Entrepreneur enrichi, très laborieux, mais âpre au gain, sans scrupules, sans pitié, il amassait des écus que son fils, avocat débutant, lui soutirait avec aisance, car les fredaines de l'héritier flattaient l'orgueil du père, et cet orgueil était monumental. Le vieux Dr Pilloud, dont les phrases mordantes cinglaient à droite, à gauche, irrespectueuses des fortunes, des titres et du rang, disait de ce Pochard: « Quand il perd deux sous, il annonce un louis ».

A cette boutade, les gens se récriaient, mais avec un sourire de tacite approbation.  
(A suivre). Prosper Meunier.

Pour la rédaction :  
J. BRON, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

PÊCHEURS

**MAYOR** comptoir spécial pr articles de pêche, existant depuis un demi-siècle à **LAUSANNE** livre tous les engins nécessaires. Racines "Andalouse", "Tortue" et "Taureau". Vers de bois. Réparations. Fabrication sur commande. Marchandises fraîches constamment renouvelées. 5 % escompte de caisse, 10 % aux membres de sociétés. Demandez catalogue.

Graines sélectionnées

Potagères - Fleurs - Fourragères.

Nouveautés de Glaieuls à grandes fleurs.

Oignons de Bégonias - Cannas - Pivoines - etc.

Spécialités de haricots sans fils.

F. Rochat, Lausanne

Louve 8

Envoi gratuit du prix-courant 1931.

Maison renommée pour ses spécialités de

**Charcuterie fine**  
et ses viandes fumées  
**Côtelettes - Palettes**  
**Jambonneaux**

■

Par un fort débit, elle est, à même de fournir en marchandise toujours fraîche

**Bœuf - Veau**  
**Mouton**  
au plus bas prix du jour.

**BELL**

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

**Margot & Jeannot**

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

S. Geismar

Chapellerie. Chemiserie.

Confection pour ouvriers.

Bonneterie. Casquettes.

Place du Tunnel 2 et 3. LAUSANNE